

Marie regarda une dernière fois, son reflet dans le miroir du vestibule, de la maison louée par sa sœur, à Brunoy.

Elle se trouva jolie, à 43 ans, toute vêtue de blanc, son sourire accroché à son visage alors qu'on la montrait sur les gazettes parisiennes, toujours habillée de noir, le visage triste et fermé.

L'image aperçue dans la glace, valait bien toutes les dépenses faites : un corsage blanc orné d'un col de dentelle, une jupe en coton toute blanche et des bottines de couleur crème à boutons montants sur ses chevilles.

Elle aurait bien mis ses gants beurre frais, pour cacher ses mains rouges et gonflées, abimées par le radium : mais en les enfilant, ils étaient si étroits qu'elle ressentait toujours comme une espèce d'enfermement physique. Et cette sensation lui déplaisait vraiment !

Résolue, elle les laissa tomber négligemment sur le guéridon placé à côté de la porte d'entrée.

Habillée, ainsi personne ne pourra la reconnaître, même en cheveux et sans gant.

A Brunoy, elle avait retrouvé sa liberté d'aller et venir, n'ayant plus à se cacher et à regarder suspicieusement par-dessus son épaule.

Elle avait dû quitter précipitamment SCEAUX, la commune près de Paris où elle habitait depuis déjà quelques années, traumatisée par les jets de pierre que certaines femmes avaient lancé sur elle, alors qu'elle s'apprêtait à rentrer chez elle. Les insultes aussi avaient fusé, la fragilisant encore davantage.

Heureusement, sa sœur, son amie de toujours l'avait sortie des embarras de logement où elle se trouvait. C'est elle qui lui avait trouvé cette petite maison brunoyenne et qui pour lui permettre de se cacher de la vindicte vengeresse de Jeanne et de sa famille, l'avait louée à son nom.

Jeunes filles, Bronya et elle avaient la même soif de Liberté. Elles avaient vite compris qu'elles ne pourraient être libre du choix réel de leur vie, qu'en quittant leur pays natal, une Pologne opprimée par son voisin russe pour suivre des études supérieures à Paris .Impossible de rester à Varsovie, où l'entrée à l'université était interdite aux femmes.

Mais où trouver l'argent nécessaire à cette aventure ? Quitter leur famille, quitter leur pays pour un destin inconnu.

Qui avait eu l'idée la première ? Bronya ou Marie la plus jeune ? Marie ne s'en souvenait plus.

Elles avaient toutes les deux conclu un pacte sororal.

Marie n'avait jamais oublié les humiliations reçues en sa qualité de jeune gouvernante dans une famille noble polonaise. Ses maigres appointements ont permis à sa sœur de partir de Pologne et de suivre à Paris ses cours de médecine. Qu'ils furent longs ces cinq ans ! Mais sa sœur ne l'a pas oubliée. Bronya devenue médecin avait pris en charge à son tour le coût des études de physique de la cadette. Tous ces souvenirs familiaux étaient bien loin derrière elle aujourd'hui, mais restait ce contrat fraternel qui les avait liées de manière indéfectible. Le bail de cette maison au nom de Bronya pour Marie en était encore une preuve.

Marie laissant ses pensées nostalgiques également sur le bord du guéridon, claqua la porte d'entrée, dévala joyeuse les trois marches du perron et fit quelques pas dans le jardinet. Elle passa le portail rouillé mais toujours bien accroché aux deux piliers arrondis en brique.

La tête haute, déterminée marchant rapidement, elle prit la rue Tronchard, en pente pour se diriger vers l'Yerres, la petite rivière traversant Brunoy.

Elle avait eu cette chance extraordinaire, malgré l'immense chagrin d'avoir perdu par accident son époux, de ressentir quelques années plus tard, le pincement, l'emballement de son cœur ; elle était de nouveau amoureuse ! Cette longue amitié qui l'unissait à Paul depuis si longtemps s'était transformée, au fil des jours, des heures partagées au laboratoire, parfois tard dans la nuit, d'abord en regain pour son apparence physique.

Elle s'était interrogée dans un premier temps elle-même, pour connaître la raison de ce nouvel attrait vers les dentelles, les broderies afin d'améliorer l'ordinaire de sa garde-robe. Après ces jours si sombres, cette douleur portée en bandoulière comme un sac trop lourd, habillée tout en noire, en tenue d'ouvrière avec des vêtements en tissu épais qui gommait sa jolie silhouette, elle avait continué néanmoins d'arpenter les rues de Paris pour rejoindre sa Chaire de Physique à la Sorbonne. Il fallait bien gagner sa vie et celles de ses deux filles. Son troisième enfant, le radium celui qu'elle avait aussi conçu avec son époux pendant des jours et des nuits, dans la remise de l'Ecole de Physique et Chimie industrielle de Paris, l'été sous des chaleurs accablantes, l'hiver parfois dans un froid glacial, lui aussi avait besoin de subsides pour grandir.

C'était ça, le devoir maternel et la passion scientifique qui la faisaient de bonne heure sortir de son lit.

Mais un matin, en s'habillant, elle avait compris que quelque chose de nouveau la motivait pour prendre son train et courir au laboratoire. En se voyant hésiter entre deux robes, en ajoutant des broderies blanches aux poignets de ses manches, elle avait réalisé qu'elle voulait se plaire et donc

de nouveau plaire. Elle était encore jeune. La vie renaissait en elle, après un long hiver de quatre années.

Mais à qui ? La réponse évidente avait jailli de son esprit. Bien sûr à cet ami si proche d'elle et de Pierre.

Dans la rue, perdue dans ses pensées, en trottinant elle mouilla un peu ses jolies chaussures, dans le ruisseau s'élargissant d'un coup du caniveau.

Il faut dire que les pavés n'étaient pas très réguliers, et que la pente était particulièrement forte.

Elle croisa une femme mal fagotée, poussant en remontant la rue avec difficulté une brouette en bois chargée d'une lessiveuse, où l'on voyait déborder le linge blanc humide ; la brosse et le battoir tenaient en équilibre incertain sur les deux brancards.

L'image de cette lavandière fit accélérer le pas de Marie. Aux termes de la lettre qu'elle avait adressée à Paul, elle lui avait donné rendez-vous au lavoir de Brunoy, aujourd'hui, ce vendredi 09 Octobre 1911.

Tout à coup, une angoisse figea le sourire de Marie.

« Paul, avait-il au moins reçu sa lettre qui lui fixait rendez-vous aujourd'hui à Brunoy. »

Elle l'avait déposée sur la table de chevet de la chambre, la dernière fois qu'elle avait osé s'aventurer rue du Banquier à PARIS, petit logement loué par un ami pour eux deux où tant de fois ils s'étaient retrouvés si amoureux l'un de l'autre.

Marie se remémora les termes de sa missive :

« Mon Cher Paul,

Je suis fatiguée de toutes ses épreuves à subir pour nous voir et nous aimer  
Viens me rejoindre au lavoir de Brunoy le vendredi 09 Octobre 1911 vers 15 heures

Marie »

« N'avait-elle pas été trop imprudente d'oser écrire les mots « nous aimer », pensa Marie tout en continuant de marcher ;

« Et si Jeanne, la femme de Paul avait pu s'emparer de la clé de leur refuge ? »

« Paul était si distrait dans les manifestations quotidiennes de la vie courante. Comment cet esprit scientifique si rigoureux pouvait-il en même temps être détaché de la réalité matérielle des choses ; il n'avait jamais vu non plus les manœuvres dolosives de sa femme pour le séduire à l'époque de leur rencontre.

Marie marmonna toute seule, se parlant à elle-même :

« A supposer que personne n'ait volée cette lettre, Paul aura-t-il eu le courage, après l'esclandre de sa femme et de sa belle-sœur à SCEAUX de retourner rue du Banquier et d'y trouver sa lettre ?

J'en suis sûre, Jeanne avait dû battre physiquement Paul en apprenant qu'il avait une liaison amoureuse avec elle, comme elle avait déjà cassé par le passé une bouteille sur sa tête ».

Marie, traversa le pont Peronnet enjambant l'Yerres remplie de doutes.

Paul avait été d'abord le compagnon de route scientifique de Pierre, puis de Pierre et Marie.

Durant toutes ces années de recherches partagées, Pierre et Marie ne cessaient de donner à leur ami Paul nombre de conseils pour lui permettre d'avoir la volonté et le courage de quitter sa femme, si violente à son égard.

Tous les amis constituant le clan scientifique connaissaient le drame conjugal de Paul. Jeanne, sa femme avait cru faire un beau mariage, en épousant un éminent scientifique. Elle avait espéré que Paul vendrait très vite toutes ses découvertes à l'industrie, qui commençait à prendre son essor et qu'ainsi elle vivrait à Paris, dans un hôtel particulier comme une grande bourgeoise ;

Mais Paul n'était pas de ceux-là ! Il ne voulait pas devenir un simple ingénieur comme Eiffel et gagner beaucoup d'argent. Il n'avait jamais oublié qu'il venait d'une famille très pauvre. La recherche scientifique n'avait qu'un seul objectif pour lui, améliorer les conditions de vie de chacun, servir l'humanité.

Quelle désillusion pour Jeanne ! Paul, qui était souvent très faible devant les caprices, les accès de colère de sa femme, restait sur son projet professionnel inflexible.

Marie, le cœur battant désormais la chamade, longeait à petits pas désormais la rivière. Elle respirait tout à coup plus fort, les veines de ses tempes s'étaient gonflées. Elle avait simplement peur.

« Heureusement, se dit elle que je n'ai pas pris ces foutus gants, car j'ai déjà les mains moites ».

Marie avait tout à coup, l'envie de rebrousser chemin, l'angoisse lui torturant le ventre.

Sur une longue pierre plate, posée perpendiculairement à la berge, comme un plongeur, l'eau l'entourant sur trois côtés, elle s'accroupit brusquement, ses jambes refusant tout à coup de la porter.

L'ourlet de sa robe blanche tomba un peu dans l'eau sur sa gauche, mais Marie ne s'en aperçut pas.

Des larmes commencèrent à couler sans bruit sur son visage. Pas un être vivant aux alentours... même les habituelles petites loutres barbotant dans le ruisseau, avaient disparu ;

L'eau de la rivière, en harmonie avec cette statue blanche immobile qui pleurait, continuait de couler.

Seul le bruit de l'eau vive courant entre les pierres était audible et Marie au bout de longues minutes écoulées, l'entendit.

Elle releva alors la tête doucement et écouta la chanson douce de l'eau sur les cailloux : ses larmes se tarirent sous l'effet apaisant du clapotis de la rivière.

Elle resta encore quelques instants sans bouger, regardant cette fois-ci les vaguelettes. La répétition du flux incessant la calma, son cœur reprit un rythme normal. Cette halte imprévue auprès de l'eau lui rendit des forces. Son écoute et son regard appuyé sur l'Yerres avaient eu sur elle un effet tranquillisant.

Marie se releva et marcha désormais à grands pas, de nouveau sur la sente bordant la rivière.

Déterminée, le menton levé, elle était de nouveau vivante et prête à se battre pour convaincre Paul de divorcer et de vivre avec elle aux yeux de tous.

En arrivant près du lavoir, le silence disparut sous le bruit de grands claquements secs et des voix hauts perchées.

En s'approchant, le lavoir étant en contrebas, Marie vit deux femmes se faisant face, agenouillées les bras pendants dans l'eau, s'essayant à soulever avec difficultés, des grande pièces mouillées de tissu blanc. Elles frappaient avec frénésie, à l'aide d'un battoir ces draps et se parlaient entre elles en même temps d'une voix forte. Indiscrète, elle écouta quelques minutes ces deux personnes et sourit en son for intérieur.

Ce lavoir pouvait faire office de sorte de café du commerce réservé aux femmes. ... et dire que les hommes pensaient détenir le pouvoir en leur foyer ....

Elle se détourna de cette scène de blanchissage et son regard balaya les alentours du lavoir.

D'un seul coup d'œil, elle avait compris que Paul n'était pas là. Elle tournait déjà les talons, quand elle entendit :

« Marie, Marie »

Elle reconnut immédiatement la voix de son Paul avant même de pouvoir l'apercevoir.

Avec un grand soupir, elle se murmura pour elle-même « finalement il est au rendez-vous... »

Elle contourna le lavoir par l'arrière et le vit, agitant le bras en sa direction, penché sur la rambarde en bois d'un petit pont  
Qu'est-ce qu'il était beau habillé ainsi, avec sa longue redingote en velours de couleur prune, sa chemise blanche à jabot et sa lavallière parme en soie. Mais ce qu'elle aimait encore plus chez lui, c'est sa moustache brune bien cirée, remontant en accroche-cœur, qui l'avait si bien hameçonnée.

Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras. Marie respirait, le nez dans son cou, son parfum boisé ; D'une main, il lui souleva le menton, et elle plongea dans ses grands yeux bruns.

Leurs corps se séparant, ils allèrent toujours en se souriant, s'asseoir sous un grand saule pleureur, protégeant ainsi par ses rameaux descendant presque jusqu'au sol leur intimité.

Paul assis s'appuya le dos contre le tronc rugueux, tandis que Marie, perpendiculairement presque allongée, posa sa tête sur sa jambe.

Marie prit la parole la première :

- « Tu as vu Jean ? T'as-t-il raconté comment il m'avait trouvée près de chez lui errant comme une âme en peine, ne sachant plus réfléchir que faire, que penser après que ta femme, ta belle-sœur aient essayé de me lapider en m'insultant de tous les noms ?
- oui, il m'a dit comment il t'avait accueillie chez lui répondit calmement Paul.
- Et as-tu lu les gazettes parisiennes ? C'est le beau-frère de Jeanne , rédacteur en chef du Petit Journal qui mène la danse. As-tu vu de quelle façon ils osent me traiter ? On parle de moi comme une traître, la Polonaise, l'étrangère. On ose écrire qu'il faut que je quitte la France au plus vite...il paraît que le gouvernement français essaie de me trouver un laboratoire à Varsovie pour que je parte rapidement.  
Pas un journaliste n'essaie de me défendre ...  
Bien sûr, au surplus on rapporte que je n'étais que l'assistante de Pierre. Que depuis l'obtention du prix Nobel de 1903, je n'ai rien fait je me souviens avoir lu que mon prix est usurpé ».
- Marie, Marie calme toi ... dit doucement Paul
- Quand je pense que ces Messieurs de l'Académie des Sciences Physiques m'ont préféré Branly, reprit de plus belle Marie. La communauté scientifique est vraiment machiste et xénophobe ; il n'y a que ce bon Albert Einstein pour me défendre.

Tu vois comme je tiens à toi, pour mettre en péril ma réputation scientifique et personnelle ; Que vont penser mes filles de moi, quand elles auront l'âge de comprendre.

Mes chers collègues professeurs à la Faculté des Sciences de la Sorbonne rasant les murs et font semblant de ne pas me voir, pour éviter de me saluer.

Et je ne te raconte pas, les discussions qui se trament à Stockholm, il paraît que c'est moi qui devrait recevoir dans quelques jours le prix Nobel de Chimie ....mais vu le scandale qui s'est propagé dans toutes ces feuilles immondes, en haut lieu on voudrait que je n'aille pas chercher mon prix ; mais quelle infamie !

- Marie émit un énorme soupir « Que faire Paul ? »

Paul ne répondit pas. Il se remit debout, sortit un canif de sa boutonnière et grava dans l'écorce de l'arbre M.P.L 226.

- « Regarde Marie, j'ai écrit les initiales de nos deux prénoms et celle de mon nom, comme si nous étions mariés ainsi que la masse atomique du radium. Tant que ces lettres et ces chiffres seront visibles sur ce saule, notre lien sera indéfectible. »